

Les apports réciproques des méthodes quantitatives et qualitatives : le cas particulier des enquêtes sur les personnes sans domicile

Maryse Marpsat

« La statistique officielle, mettant en oeuvre toute une armée d'agents plus ou moins zélés et expérimentés, accumule une masse de faits saisis un peu superficiellement et sous un seul aspect ; elle les verse pêle-mêle sous ses meules pour les triturer ensemble ; elle compte sur la loi des grands nombres pour éliminer les erreurs des observations élémentaires. La monographie vise au contraire la qualité bien plus que la quantité des observations ; elle n'emploie que des observateurs de choix, à la fois artistes et savants, qui s'emparent puissamment d'un fait type, d'un fait unique, et s'acharnent après lui pour le disséquer jusque dans sa moelle ».

On pourrait penser que ce texte provient d'un adversaire inconditionnel de l'utilisation de méthodes quantitatives. En réalité c'est en 1890 que Cheysson, un disciple de Le Play, oppose ainsi deux types d'études **reposant sur des chiffres** : les monographies chiffrées (du type de celles de Le Play ou Booth) et les statistiques. Ces dernières fonctionnent alors selon le modèle de l'exhaustivité, puisque la méthode des sondages ne sera inventée que quelques années plus tard¹ (Cheysson, 1890, p 2 et 3, cité par Desrosières, 1993, p. 264).

Les statisticiens sont parfois étonnés² de l'opposition rituelle entre quantitatif et qualitatif, qu'ils retrouvent d'ailleurs au sein de leur propre discipline, dans des termes tout aussi virulents et parfois assez proches, entre les tenants de l'analyse des données et ceux de la modélisation, ou, parmi ces derniers, entre les partisans de l'utilisation descriptive³ des techniques de modélisation et ceux pour lesquels ces techniques ne peuvent être employées qu'en supposant un modèle de comportement individuel fondé sur la maximisation d'une fonction d'utilité.

Dans le cadre du programme de recherche de l'INED sur les personnes sans domicile⁴ (CNIS, 1996 ; Marpsat et Firdion, 1996 et 1998), nous avons abordé un sujet qui n'était jusque-là que peu traité de façon statistique. Il existait des études quantitatives provenant des associations et quelques monographies chiffrées, mais toutes étaient exhaustives. En effet, réaliser un échantillon représentatif de sans-domicile (quelle que soit la définition que l'on donne à ce terme) était un défi pour le statisticien, dont les échantillons sont en général tirés d'une liste exhaustive de logements, ou de fichiers administratifs où figure l'adresse⁵. Nous étions donc

¹ « La technique des enquêtes par sondages probabilistes n'apparaît que vers la fin du 19^{ème} siècle, et encore sous une forme très rudimentaire, plus intuitive que formalisée, avec le norvégien Kiaer. Les premiers calculs d'intervalles de confiance, par l'anglais Bowley, datent de 1906, et la formation détaillée des méthodes de stratification n'est présentée par Neyman qu'en 1924 » (Desrosières, 1982).

² Leur faible participation au débat, si ce n'est, occasionnellement, pour mettre en doute la validité de résultats fondés sur un nombre réduit d'entretiens approfondis, trahit sans doute, non un confortable sentiment de supériorité qu'ils ressentiraient à un niveau individuel, mais le fait que leur discipline est actuellement peu remise en question.

³ N'impliquant pas de sens de causalité, mais constatant simplement des corrélations.

⁴ L'usage de ce terme répond ici à une commodité, mais nécessiterait tout un travail sur l'histoire de sa construction et de son utilisation, ainsi que sa mauvaise adéquation à une problématique de recherche.

⁵ Il existe aussi des enquêtes par quotas. Ces enquêtes doivent, dans la réalisation de leur échantillon, respecter certaines proportions du groupe de départ, par exemple sa répartition par âge et sexe. Or, sauf lorsqu'on

confrontés simultanément à un problème de statistique théorique (définition du champ visé et différences avec le champ atteint, mode d'échantillonnage, pondérations complexes), un problème éthique, celui d'enquêter auprès de populations très défavorisées (Firdion et alii, 1995), des difficultés de collecte, un problème de construction du questionnaire (définir les variables pertinentes et la formulation des questions correspondantes) et d'interprétation des données. Ces problèmes, valables plus ou moins pour toutes les enquêtes, étaient dans ce cas particulièrement importants. Or il est difficile de les résoudre sans un minimum de connaissances préalables sur le sujet traité.

Après avoir pris connaissance des travaux sociologiques et ethnologiques menés jusque-là sur ce thème (Pichon, 1998), et avoir établi de nombreuses relations avec les différents acteurs en présence (responsables de centres, travailleurs sociaux, bénévoles, personnes sans domicile) nous avons été conduits nous-mêmes à associer à plusieurs reprises des méthodes qualitatives à nos méthodes quantitatives.

Je donnerai ici quelques exemples de cette complémentarité, pris pour l'essentiel à propos des travaux sur les personnes sans domicile et en particulier ceux dont Jean-Marie Firdion et moi-même avons été responsables à l'INED⁶ (*voir encadré*).

De ma position de statisticienne, j'examinerai ce qui a été pour nous les apports de l'approche qualitative aux différents stades du travail statistique. J'évoquerai ensuite quelques éléments par lesquels les données statistiques peuvent, à mon sens, enrichir un travail qualitatif⁷. Je reviendrai sur l'opposition faite entre ces deux méthodes, et je tenterai d'interpréter leurs différences comme tenant à deux façons de passer de la partie au tout. Enfin, je conclurai sur leur nécessaire complémentarité, en particulier lorsqu'il s'agit de traiter de sujets encore peu abordés.

1. Les différentes étapes des méthodes quantitatives et l'apport des méthodes qualitatives

Les méthodes quantitatives reposent sur l'élaboration de données chiffrées, portant sur une population bien définie (le « champ » de l'enquête). Cette population n'est pas enquêtée en totalité, mais seulement sur un sous-ensemble (l'échantillon) défini de telle sorte qu'il soit « représentatif ». C'est la théorie des sondages qui assure la « représentativité » statistique des résultats, l'échantillon ayant une relation au champ étudié sur le modèle de la « maquette » ou de « l'homothétie » (Desrosières, 1982).

Les données sont recueillies au moyen de questionnaires standardisés⁸. La standardisation des questionnaires a été mise au point afin de permettre de déléguer la réalisation « en nombre » d'entretiens (nécessaire à la représentativité statistique) à d'autres personnes (les enquêteurs)

s'intéresse uniquement à la clientèle d'une institution, qui possède sur les personnes qui font appel à elles des statistiques sans doubles comptes, on ne dispose pas de la répartition des personnes sans domicile par âge et sexe avant même d'avoir réalisé la première enquête à leur sujet.

⁶ Ce programme de recherche comporte une enquête sur échantillon représentatif auprès des utilisateurs des centres d'hébergement et de distribution de repas âgés de 18 ans et plus, une enquête de nuit dans la rue, et plusieurs investigations fondées sur des méthodes qualitatives, entretiens auprès de personnes sans domicile ou de responsables de centres d'hébergement. Une nouvelle enquête portant sur les jeunes sans domicile ou en situation précaire a été réalisée en février-mars 1998.

⁷ Pour une approche « Par-delà le quantitatif et le qualitatif », voir l'article de Michel Bozon portant ce titre (Bozon, 1992). On verra aussi Combessie, 1982, sur une « méthodologie du juste milieu, qu'elle soit ou non sujette à quantification » entre approche extensive et approche compréhensive.

⁸ Nous traitons ici surtout de l'enquête par questionnaire. Les données statistiques peuvent également provenir d'une exploitation de fichiers administratifs. Ceci entraîne une difficulté supplémentaire pour le chercheur, qui perd la (relative) maîtrise sur l'élaboration des données dont il dispose lorsqu'il conçoit un questionnaire ou dirige une collecte.

que le chercheur responsable du projet (Beatty, 1995). Ces personnes sont formées pour l'enquête en cours et ont souvent une longue expérience de participation à d'autres enquêtes. La standardisation vise aussi à contrôler, sinon à diminuer, « l'effet enquêteur »⁹, c'est-à-dire l'effet qu'a sur les réponses de l'enquêté la perception qu'il a de l'enquêteur, de son milieu social etc. L'étude de « l'effet enquêteur » fait partie du travail statistique qui permet de mieux comprendre les conditions d'utilisation des résultats d'une enquête. Par ailleurs, la délégation de l'enquête à des personnes ayant des trajectoires sociales et des origines culturelles autres que le chercheur est un enrichissement si elle est étudiée et maîtrisée, en accompagnant les enquêteurs sur le terrain, en organisant avec eux des réunions fréquentes où ils peuvent exprimer leurs difficultés, les aspects positifs de leur expérience, parler des relations, temporaires mais parfois intenses, qu'ils ont nouées avec les enquêtés, etc.

Les mêmes questions sont ainsi posées à chaque personne interrogée, quoique des variantes en nombre limité soient possibles par le jeu des « filtres », qui orientent les personnes sur des parties différentes du questionnaire, selon leurs caractéristiques. Les questions sont le plus souvent « fermées », c'est-à-dire avec un petit nombre de réponses possibles lues par l'enquêteur ; elles peuvent aussi être plus ou moins « ouvertes » par exemple lorsque une liste de cas est précisée mais que l'enquêteur doit « ne pas suggérer et coder selon la réponse proposée ». Ces questions « semi-ouvertes » comprennent généralement une modalité « autre » précisée en clair, elle-même faisant l'objet d'une codification ultérieure. La question peut également recueillir textuellement une réponse « libre », qui est ensuite codée dans un plus petit nombre de catégories sur les indications du responsable de l'enquête (Bozon et Héran, 1987) ou saisie intégralement et traitée ensuite par un logiciel spécialisé (Guérin-Pace, 1997). Les effectifs concernés par ces questions ouvertes les distinguent d'une approche réellement qualitative, mais illustrent en revanche les principaux problèmes de l'approche quantitative, ceux du codage et de « l'effet enquêteur ».

Les questionnaires font l'objet de tests préalables, toutefois en nombre restreint. C'est là une des limites de l'approche quantitative, pour laquelle, au cours de l'enquête proprement dite, il ne peut pas y avoir d'évolution du questionnement, l'adaptation à la personne interrogée ne se faisant qu'à travers des reformulations par l'enquêteur, reformulations qui ne sont que partiellement contrôlées par le statisticien. Les tests de questionnaire permettent également de mettre à l'épreuve le mode de collecte et ses limites : en effet, aucun recueil de données ne correspond exactement à ce qui est défini par la théorie des sondages. C'est toujours un compromis entre les exigences du terrain, son mode de fonctionnement et la démarche définie théoriquement, compromis qui dépend entre autres de l'expérience des enquêteurs et de l'aptitude des responsables du terrain à adapter le mode de collecte à ce terrain, en restant au plus près de l'esprit de la théorie.

Après l'enquête proprement dite, les questionnaires sont codés et font l'objet d'une saisie informatique afin d'aboutir à un fichier informatique qui permet des traitements statistiques, des plus simples (tris à plat, tableaux croisés) aux plus complexes (modélisation, analyse des données)¹⁰.

Enfin, la théorie des sondages permet le calcul « d'intervalles de confiance » indiquant la précision de la mesure (qui dépend de la taille de l'échantillon, d'où la réticence de certains

⁹ Pour un exemple d'étude de cet effet, voir Firdion, Laurent, 1997, dans lequel l'effet du sexe de l'enquêteur est traité par un modèle logistique permettant de raisonner « toutes choses égales par ailleurs ». Pour une réflexion de type qualitatif fondée sur l'observation des interactions entre enquêteur et enquêté lors de la passation du questionnaire, voir Dechaud-Rayssignier, 1996.

¹⁰ De nombreux articles ont été consacrés à une approche sociologique de ces différentes phases, en particulier lors de la mise en place de la nouvelle nomenclature des catégories socio-professionnelles (Merllié 1983, Desrosières et Thévenot 1979, Desrosières 1982).

statisticiens devant des conclusions tirées de l'examen d'un faible nombre d'entretiens approfondis).

J'aborderai ici un certain nombre de difficultés rencontrées au cours de nos enquêtes et pour lesquelles l'approche qualitative a pu nous aider. Remarquons au passage que les difficultés d'adaptation de l'approche statistique au terrain de notre enquête étaient d'un enseignement précieux sur le fonctionnement même de cet univers, et que notre apprentissage s'est fait en partie lors de l'élaboration des compromis mentionnés plus haut.

L'élaboration des hypothèses

Au cours des entretiens exploratoires précédant une enquête, des pistes nouvelles peuvent se dégager, conduisant à formuler des hypothèses que le chercheur n'avait pas nécessairement au départ : « l'enquête par entretiens non directifs est justement destinée à susciter et à nourrir les hypothèses » (Michelat, 1975) .

Interrogeant des personnes sans domicile sur leurs trajectoires professionnelles, nous avons ainsi été frappés par la récurrence des parcours d'hommes seuls ayant exercé des professions « itinérantes » (chauffeurs routiers, militaires, marins, ouvriers de chantiers itinérants...). Nous avons introduit dans l'enquête statistique de 1995 une question sur l'existence éventuelle d'une telle profession, qui aurait amené la personne interrogée à se déplacer de ville en ville. Cette question donne des résultats très intéressants, puisque 28% des hommes ont exercé une telle profession (mais presque aucune femme).

Dans un domaine différent, la recherche de Jean-Samuel Bordreuil et Michel Péraldi sur les quartiers Nord de Marseille fournit un autre exemple. Cette étude, réalisée en collaboration avec l'INSEE, combinait approches qualitative et statistique. Des travaux antérieurs avaient suggéré à ces chercheurs que, au moins dans le cas particulier des cités des quartiers Nord, l'image des « jeunes qui rouillent » ou qui « tiennent les murs », captifs dans une enclave, ne s'appliquait pas. Ils ont donc introduits dans l'enquête statistique¹¹ des questions sur la mobilité. Même en tenant compte de la plus grande jeunesse des habitants¹² des cités par rapport aux autres tissus résidentiels des quartiers Nord (noyaux villageois et pavillons), ce sont les habitants des cités qui sont le plus mobiles (Bordreuil 1997 et Péraldi 1997).

Les travaux sur les sans-domicile réalisés en France ne permettent pas jusqu'à présent de répondre à la question « que deviennent-ils ? » même si leur trajectoire passée est maintenant mieux connue. Or réaliser une étude longitudinale est toujours difficile et coûteux, encore plus dans le cas des personnes sans domicile. En effet les méthodes expérimentées jusqu'à présent aux Etats-Unis reposent soit sur le suivi des populations par des enquêtes de panel (qui nécessitent un nombre important d'enquêteurs très disponibles pour retrouver régulièrement les sans-domicile, voir les travaux de Paul Koegel à Los Angeles), ou la centralisation des fichiers des centres et l'élimination de doubles comptes entre eux (voir les travaux de Dennis Culhane à Philadelphie et New-York). Choisir entre ces méthodes ou en élaborer d'autres ne peut se faire légèrement. Une première approche qualitative permettrait de préciser les hypothèses et de mieux adapter la procédure aux phénomènes ayant cours en France (on peut d'ailleurs être amené à renoncer à l'enquête statistique).

¹¹ Ce questionnaire comporte une partie commune à une douzaine de quartiers relevant de la politique de la ville, qui est le même questionnaire que celui de l'enquête nationale sur les Conditions de vie 1993-1994 augmenté de quelques questions, et une partie spécifique à chaque quartier (par exemple, sur la mobilité pour Marseille, sur le métro pour Toulouse, etc.). Cette opération, dont la partie statistique a été réalisée en 1994-1995, associait l'INSEE, le PIR-Ville, la CNAF, le Plan Urbain, la Délégation à la Ville et des partenaires locaux. Recherche quantitative et recherche qualitative y étaient étroitement articulées (collectif, 1997).

¹² L'effet de l'âge étant en particulier contrôlé par l'application d'un modèle logistique.

Mieux comprendre le champ couvert par une enquête

Le champ théorique de notre enquête de 1995 auprès des utilisateurs des services d'aide aux sans-domicile (*voir encadré*) était constitué par les personnes sans domicile « au sens restreint », définies comme celles qui passaient la nuit dans un centre d'hébergement ou dans « la rue ». Dans la pratique, nous avons réalisé un échantillon représentatif des personnes sans domicile utilisatrices des centres d'hébergement et de distribution de nourriture, l'hypothèse sous-jacente étant que peu de personnes sans domicile n'utilisent jamais aucun service (y compris les distributions nocturnes de café) sur la durée de l'enquête, soit environ un mois. Toutefois, il est important de mieux évaluer la couverture de l'enquête, soit uniquement de façon qualitative, en décrivant (sans les chiffrer) les types de situations où une personne sans domicile peut ne pas utiliser les services, soit même de façon quantitative, en établissant à partir de la description précédente un échantillon complémentaire de personnes à enquêter.

A priori, les personnes qui n'utilisent pas les distributions de nourriture doivent avoir d'autres ressources, qui peuvent provenir de la manche, d'une allocation (RMI, allocation destinée aux adultes handicapés etc.), ou du revenu d'un travail légal ou non (en particulier : petits boulots, vente de journaux de rue, mais aussi deal, prostitution occasionnelle, ...). Elles peuvent alors dormir dehors (correspondant à ceux que les associations appellent « les plus désocialisés »), et sont alors dans le champ théorique de notre enquête mais non couvertes par elle, ou bien dormir dans un squatt ou un hôtel¹³. Dans ce dernier cas elles ne font pas partie du champ théorique de notre enquête mais sont sur la frontière, et donc également intéressantes à étudier.

Pour repérer ces personnes, on peut envisager de faire appel aux associations qui assurent la domiciliation, pour les sans-domicile qui perçoivent une allocation, d'enquêter auprès des personnes qui pratiquent la manche, et auprès de celles qui vendent des journaux. Avant d'envisager toute enquête statistique, même à titre d'échantillon complémentaire, il est clair qu'il convient d'abord de décrire l'éventail des situations possibles et des passages de l'une à l'autre, à l'aide d'entretiens.

Le travail réalisé dans le cadre de la collaboration entre l'INED et le Plan Urbain est une première étape en ce sens. Le groupe suivi par Corinne Lanzarini et Alain Kernevez fait partie des « mancheurs » qui dorment dehors, sous un pont d'une voie ferrée désaffectée (Plan Urbain/INED, 1996). Toutefois, lorsque la manche ne leur a pas procuré des revenus suffisants, ils dînent dans un restaurant de l'Armée du Salut. Ils seraient donc pris en compte par notre enquête. Du strict point de vue des méthodes quantitatives, il serait intéressant de renouveler ce type de suivi afin de savoir si ce comportement (appel aux services mais de façon ponctuelle¹⁴) est courant¹⁵ parmi ceux qui dorment « à la rue ».

¹³ Un autre cas est celui des personnes hébergées chez des amis ou parents, qui font en principe partie du champ des enquêtes auprès des ménages ordinaires, mais n'étaient jusqu'à présent pas distinguées des habitants en titre du logement. La dernière enquête Logement de l'INSEE a introduit des questions qui permettront de mieux cerner ce phénomène.

¹⁴ « Les services publics et les services d'aide sociale sont donc utilisés dans la limite de ce qu'ils peuvent apporter comme ressources immédiates (financière, administrative ou en nature), et il n'y a pas de fréquentation assidue d'un service qui propose une 'insertion'. Au contraire, il semble que les services fréquentés (...) soient justement ceux qui ne proposent rien d'autre qu'un service immédiat : manger, dormir, se vêtir, se laver. L'assistante sociale est fuie en dehors des périodes de renouvellement du RMI, et les contraintes institutionnelles sont acceptées dans la limite de ce qu'elles peuvent rapporter. » (Lanzarini, 1996).

¹⁵ L'analyse des résultats de l'enquête statistique montre que les différences d'utilisation des services d'aide (de la personne vivant en centre de longue durée, bénéficiant du RMI ou d'une autre allocation, voyant régulièrement un travailleur social, à la personne vivant dans la rue et ne faisant appel que très ponctuellement à un service), dépend de la durée dans la situation de sans-domicile et de l'étape atteinte dans le processus de désocialisation,

Par ailleurs, l'équipe de l'Elan Retrouvé qui a réalisé en 1996 une enquête statistique sur la santé mentale et l'accès aux soins des personnes sans domicile (enquête dont l'échantillonnage a été réalisé avec l'aide de l'INED), a construit à notre suggestion un échantillon complémentaire de personnes interrogées dans la rue, les gares, et autres lieux publics après la fermeture des centres d'hébergement. Toutes ces personnes, qui ne dorment pas dans un centre d'hébergement, avaient utilisé au moins une fois un point de distribution de nourriture la semaine précédente et étaient donc atteintes par le type d'enquête réalisé par l'INED (Kovess et Mangin-Lazarus, 1998, pp 95-96).

Dans une enquête plus récente sur les jeunes en grande difficulté sociale et leur rapport au logement (1998), nous avons cherché à mieux connaître les frontières du champ de notre enquête. En effet, beaucoup de choses rapprochent, du point de vue des trajectoires familiales ou institutionnelles, les jeunes qu'on peut trouver dans la rue ou dans des centres d'hébergement portant le « label » de sans-domicile, et ceux que l'on trouve dans d'autres structures collectives, soit spécialisées dans l'accueil à une certaine population (centres maternels, centres pour sortants de prison, anciens toxicomanes, etc.) soit qui accueillent, *parmi d'autres*, des jeunes en situation très précaire, envoyés par des travailleurs sociaux ou des associations (c'est le cas des FJT, des foyers Sonacotra). Si nous avons inclus les foyers pour sortants de prison dans l'enquête statistique, il n'en a pas été de même pour les FJT, où il était très difficile de définir une sous-population à enquêter et de la distinguer des autres, et excessif d'enquêter sur l'ensemble des résidents. Nous avons donc décidé d'avoir quelques entretiens avec certains de ces jeunes, afin de vérifier notre hypothèse de parcours assez proches et d'analyser les raisons qui les ont conduits à se retrouver dans des lieux un peu différents, qui par leurs ressources propres peuvent les aider de façon différente. Il en serait ainsi des foyers Sonacotra où une certaine solidarité s'établirait entre les jeunes en situation précaire et les travailleurs plus âgés.

Dans l'enquête de 95 sur les sans-domicile de 18 ans et plus, ainsi que dans celle de 98 sur les jeunes en grande difficulté et leur rapport au logement, nous avons rencontré des problèmes pour enquêter auprès de personnes non francophones (contrairement aux enquêtes auprès de ménages disposant d'un logement, on ne peut pas revenir quelques jours plus tard avec un enquêteur parlant la langue considérée, et retrouver la même personne). Ce problème est particulièrement aigu dans les points-soupes et certains hébergements d'urgence, où les jeunes originaires des pays de l'Est, souvent en situation irrégulière ou en cours de régularisation, sont très nombreux. Nous avons partiellement remédié à ce problème avec des enquêteurs qui pouvaient aussi enquêter en anglais, roumain, russe, tchèque ou polonais ; mais d'un point de vue statistique, la couverture de cette sous-population est insuffisante. En revanche, afin de mieux comprendre le phénomène et les différences que présentent ces nationalités, nous avons réalisé quelques entretiens en polonais et russe, auprès des sans-domicile, qui seront poursuivis et complétés par d'autres auprès des responsables des lieux où on les rencontre. Le critère de représentativité statistique n'étant plus recherché, il nous est alors plus facile d'obtenir des entretiens et de dégager des logiques différentes (d'une personne à l'autre, mais aussi des organisations collectives différentes d'une nationalité à l'autre) qui enrichissent le travail statistique et le complètent dans ses limitations.

La pertinence des catégories

La presque totalité des apports du qualitatif au quantitatif peut se rattacher plus ou moins directement au problème de la pertinence des questions et de la pertinence des catégories. D'une certaine façon, il y a toujours une négociation plus ou moins explicite entre l'enquêteur et l'enquêté sur la construction de la nomenclature et la place qu'y occupe la personne

mais aussi des différentes ressources (formation, santé physique et mentale, origine sociale...) dont dispose encore la personne interrogée (Marpsat, Firdion, 1998).

interrogée. Remplir un questionnaire fermé c'est un peu négocier avec l'enquêté dans quelle catégorie (préconstruite, mais où la modalité « autre » est prévue pour les plus récalcitrants) on va le mettre.

L'une des critiques souvent faite au questionnaire standardisé est qu'il utilise des questions et des catégories sorties tout armées du cerveau du chercheur qui les a conçues, et qu'elles n'ont pas nécessairement le même sens, ou peut-être pas de sens du tout, pour les personnes interrogées. « ... le danger est que l'écart soit grand entre la signification que le chercheur donne aux questions qu'il pose et aux réponses qu'il propose et celle que lui donneront les personnes y répondant. Il est également possible que les questions soient mal choisies ou mal formulées et constituent de très mauvais indicateurs de ce que veut appréhender le chercheur. Plus précisément, l'enquêté se pose peut-être des problèmes dans des termes tout à fait différents de ceux qu'imagine le chercheur. De plus, les réponses qui lui sont imposées ne correspondent peut-être pas à la formulation qu'aurait choisie l'enquêté ; mais ce qui est plus grave, ces réponses ne correspondent peut-être pas à la *dimension* même qui aurait eu une signification pour lui. Ces critiques ne nous semblent pas enlever leur valeur aux questionnaires mais les rendre peu adéquats à certains objectifs » (Michelat, 1975).

Ce risque est évidemment d'autant plus grand que le chercheur est socialement éloigné des personnes qu'il est amené à interroger ou à faire interroger, dans notre cas les personnes sans domicile. La réalisation d'entretiens préliminaires permet, non pas d'éliminer totalement, mais de réduire ce risque. On peut même être conduit à abandonner totalement une question qui n'aurait de toute évidence aucun sens pour les personnes rencontrées, leur imposant une façon de poser les problèmes qui n'est pas la leur.

On peut aussi se trouver dans une situation où les personnes enquêtées sont suffisamment hétérogènes socialement pour que les questions ou les catégories n'aient pas le même sens pour différents sous-groupes¹⁶. La difficulté de compréhension ne se situe plus seulement entre l'enquêteur ou le chercheur et les enquêtés, mais d'un groupe d'enquêtés à l'autre, ce qui est souvent le cas lors d'une enquête à grande échelle où on est amené à interroger des membres de milieux sociaux très différents¹⁷. La standardisation du questionnaire pose alors problème, car l'identité de la forme n'assure pas l'identité de ce qui sera compris comme fond. Dans le cas des personnes sans domicile, on pourrait penser qu'une certaine communauté de situation et l'homogénéisation induite par la méthode même de l'enquête (enquête auprès des utilisateurs de services d'aide) réduiraient cette variation entre les personnes enquêtées. Or dès les premiers entretiens et les premiers tests de questionnaires nous avons été frappés par la diversité des trajectoires (malgré des traits communs, par exemple une origine sociale souvent modeste) et la difficulté à formuler les questions de façon compréhensible ou admissible par tous, l'argot qui prévaut dans les groupes d'hommes isolés n'éveillant que peu d'écho auprès des femmes chefs de familles monoparentales.

Une question qui n'avait pas de sens pour les enquêtés

Lors de la mise au point du questionnaire de notre enquête, nous allions interroger des personnes sans domicile à la fois à l'aide de nos premières versions du questionnaire et de façon semi-directive¹⁸. Paradoxalement, c'est par ce qui ne « marchait » pas dans le

¹⁶ Groupe doit ici être pris dans le sens vague de « personnes ayant certaines caractéristiques communes » (voir le paragraphe suivant sur les termes compris différemment par divers groupes d'enquêtés), indépendamment d'un sentiment d'appartenance ou d'une interaction entre ses membres.

¹⁷ Mais aussi lors d'enquête auprès des sans-domicile ou d'autres personnes pauvres, car, comme l'a fait remarquer Simmel, « la classe des pauvres (...) est une fin commune aux destinées les plus diverses, un océan dans lequel des vies, dérivées des couches sociales les plus diverses, flottent ensemble » (Simmel, 1998, p.100).

¹⁸ Ce travail a été fait avec Pascal Arduin, qui a réalisé la totalité des entretiens préliminaires à la construction du questionnaire.

questionnaire que le travail qualitatif progressait, car nous étions ainsi amenés à nous réinterroger sur la pertinence des questions ou des catégories et à orienter l'entretien sur les thèmes dont le questionnaire révélait qu'ils ne « passaient » pas. Nous avons ainsi renoncé (au moins provisoirement) à traiter de façon quantitative de la sociabilité des personnes sans domicile, entre elles ou avec des personnes disposant d'un logement, car aucun terme (ami, relation, copain...) n'était pris avec un noyau de sens raisonnablement commun. Ce thème devrait faire l'objet d'entretiens plus approfondis, sans doute par un suivi dans le temps, afin de voir à la fois la façon dont les sans-domicile vivent leurs relations aux autres et l'évolution du contenu de ces relations. Dans sa thèse, dont le sous-titre précise qu'il s'agit d'une « étude socio-anthropologique sur les formes de maintien de soi », Pascale Pichon distingue ainsi les « compagnons de survie » avec lesquels on partage tout pendant un temps, et les « collègues », que l'on croise épisodiquement, ou avec lesquels on partage certaines activités régulières (Pichon, 1995, p. 242). Mais là aussi ces termes, qui ont un sens pour les hommes seuls, ne seraient sans doute pas compris de la même façon par les familles sans domicile, tout particulièrement par les femmes membres de ces familles.

Un terme compris différemment par différents groupes d'enquêtés

Nous avons également constaté que le terme « logement » et tous ses avatars (logement personnel, logement propre et permanent, domicile) n'avaient pas le même sens selon la personne rencontrée, sinon peut-être le sens commun de « logement souhaité ». Toutefois, dans sa composante matérielle, ce « logement souhaité » pouvait prendre des formes très différentes. Ainsi, certains hommes isolés, habitant dans des centres d'urgence, auraient souhaité comme logement une chambre d'hôtel (parce qu'on y vit seul, qu'on peut y laisser ses affaires et fermer la porte à clé), alors que les familles rencontrées dans les CHRS espéraient un appartement en location sans contrainte de durée. Poser une question sur le « dernier logement », sans plus de précision, conduisait la personne interrogée à répondre sur le dernier logement « souhaitable » qu'il avait occupé ; et dont la nature pouvait être extrêmement différente d'une personne à l'autre¹⁹. Ce sont les entretiens préalables à l'enquête qui ont permis de mettre en évidence ce phénomène.

Devant ce type de difficultés, un aller-retour entre questionnaire et entretiens nous paraît fructueux : sur la base des premiers entretiens, une première catégorisation des personnes rencontrées permet d'en dégager les caractéristiques ; on peut alors faire un choix raisonné, grâce à une exploitation statistique du questionnaire, d'un échantillon de personnes auprès desquelles on réalisera²⁰ des entretiens plus approfondis, et qu'on pourra alors resituer dans l'ensemble de la population étudiée grâce à ce fameux pouvoir de « cadrage » reconnu aux approches quantitatives. Dans ces entretiens plus approfondis, on pourra alors adapter les questions aux différents sous-groupes, et sans doute dégager des logiques qui leur sont propres. Un exemple d'une telle démarche est cité par Nickel et alii (1995). Lors d'une étude sur les comportements sexuels, une classification des jeunes en plusieurs groupes a été réalisée à partir d'une enquête quantitative sur ce thème. Un échantillon a ensuite été sélectionné en tirant dans les différents groupes, et les enquêtés ont été recontactés pour des entretiens ultérieurs. Un travail analogue à propos des jeunes en grande difficulté est en cours, dans une collaboration entre l'INED et le CSU.

Identité de forme, identité de fond

Dans un questionnaire standardisé, l'existence d'une formulation -tout au moins d'une première formulation- unique des questions n'est pas une garantie de l'unicité de sa

¹⁹ On est renvoyé à ce que signifie le terme « logement », quel investissement le logement représente, en terme affectif, social... pour chaque enquêté mais aussi pour les personnes logées, qu'il s'agisse de personnes de la même catégorie sociale que l'enquêteur ou le chercheur ou d'autres catégories.

²⁰ Sous réserve du respect de certaines conditions imposées par la CNIL.

compréhension : « *it is possible that meaning may not be standardized even though the literal wording of the question has been properly worded* » (Beatty, 1995). Lorsque la formulation d'une question gêne trop manifestement l'enquêté, l'enquêteur qui fait passer le questionnaire a pour consigne de reformuler la question, dans des limites qui sont plus ou moins laissées à son appréciation et à ses compétences linguistiques (la formation spécifique reçue à l'occasion de l'enquête étant supposée assurer dans l'esprit des différents enquêteurs -et du responsable de l'enquête- une certaine homogénéité de fond -«*to standardize the meaning of questions*»-). Toutefois l'enquêté peut ne manifester aucun trouble, parce qu'il a parfaitement compris la question, mais avec un sens différent de celui que lui donnait l'enquêteur, même dans le cas où ce dernier sens est assez largement partagé. Krahn (1990) cite ainsi une personne pour laquelle le vin ne faisait pas partie des boissons alcoolisées. Un autre exemple est celui des enquêtes sur les comportements sexuels, où, interrogées sur leur nombre de partenaires sexuels, une proportion curieusement élevée de personnes ne comptent pas leur conjoint dans leurs partenaires²¹. Le problème est d'arriver à repérer les moments où la compréhension de l'enquêté est différente de celle de l'enquêteur, ce à quoi les entretiens peuvent aider en partie.

Certains chercheurs ont imaginé de réaliser des questionnaires où différentes formulations soient proposées, afin de contrôler quelque peu la variabilité qui peut s'introduire du fait des reformulations proposées par l'enquêteur. Ainsi, dans l'enquête nationale du Bureau du Recensement américain sur les sans-domicile (octobre 1996), quelques questions proposent plusieurs formulations, en particulier pour le délicat problème de définir le moment où on s'est trouvé sans domicile (particulièrement difficile à définir car s'étant souvent étalé sur toute une période). On trouve ainsi les formulations suivantes : « *Where were you living when you became (homeless/without regular housing) THIS time ? That is, not living in a house, apartment, room, or other housing for 30 days or more in the same place ?* ». On pourrait aller plus loin et travailler ces formulations alternatives avec des linguistes, au sein d'une équipe où collaborent des chercheurs de plusieurs disciplines (Richard-Zappella, 1996).

Contrôler le questionnaire *a posteriori*

Si les méthodes qualitatives ont pu servir à construire le questionnaire, tant dans ses problématiques que dans sa formulation, elles sont également utiles et utilisées dans les phases postérieures : aide au codage des questions ouvertes²², limites de la catégorisation qu'effectuent les enquêteurs lorsqu'ils situent un enquêté dans une des cases du questionnaire²³, vérification de la cohérence de ce dernier avec des entretiens postérieurs, aide à et limites de l'interprétation. Nous donnerons ici quelques exemples de ces différents points.

Situer un enquêté dans une « grille » : lors de la collecte de l'enquête de 1995 auprès des personnes sans domicile, les enquêteurs de l'INED avaient pour consigne de noter tout ce que l'enquêté donnait comme renseignements complémentaires et comme commentaires lors de la conversation. Ces renseignements étaient utilisés pour affiner la codification (y compris revenir sur la précodification établie par l'enquêteur) et vérifier l'interprétation de certains résultats obtenus ultérieurement lors des analyses statistiques.

Vérifier la cohérence entre les réponses à certaines questions et les entretiens portant sur le même thème : nous avons revus certains enquêtés qui l'avaient accepté afin de leur demander de décrire leurs trajectoires professionnelles, familiales et résidentielles dans un entretien approfondi. Nous avons ensuite comparé ce qu'ils en disaient et la teneur du questionnaire

²¹ Entretien avec Michel Bozon.

²² C'est-à-dire, construction d'une « classe d'équivalence » où des réponses différentes vont être assimilées les unes aux autres selon des principes qui doivent avoir un sens pour le domaine étudié (Desrosières, 1993, p. 289).

²³ « (...) rien ne garantit que les principes de classification présidant à la construction de la nomenclature soient ceux que mettent en œuvre tant les enquêtés dans la formulation des déclarations qui font l'objet du classement que les divers personnels chargés de la codification de ces déclarations (...) », Merlié 1983.

dans les parties correspondantes. La comparaison permet à la fois de mieux comprendre les processus et la vision qu'en a la personne enquêtée, d'autre part de relativiser les craintes que l'on peut avoir sur la qualité d'un questionnement rétrospectif (Auriat, 1996) : la mémoire trahit peut-être, ou reconstruit la trajectoire, mais les renseignements obtenus par les deux méthodes sont globalement cohérents.

Mieux interpréter les résultats de l'analyse statistique

L'analyse des résultats de l'enquête sur les personnes sans domicile à Paris fait apparaître une forte proportion d'hommes qui déclarent avoir perdu leur logement pour des raisons de ruptures familiales, la séparation du couple étant l'événement dont tout découlerait, qui ferait « basculer » une vie. L'examen des entretiens conduit à relativiser cette interprétation, qui est celle que donne l'individu de sa propre histoire, mais qui occulte la complexité des enchaînements et les éléments qui dans cette histoire étaient souvent présents dès l'enfance et ont pu contribuer à sa situation actuelle (voir aussi Pascale Pichon, 1995). Disposer à la fois de questionnaires et d'entretiens réalisés auprès des mêmes personnes et en effectuer une lecture croisée permet de mettre en évidence les différentes façons dont elles construisent le récit de leur vie et lui donnent un sens, selon la méthode de recueil de leur histoire : « Qu'il s'agisse des réponses à un questionnaire ou d'un récit de vie, l'enquêté tend à s'approprier le cadre qui lui est proposé pour y inscrire la singularité de son histoire » (Battagliola et alii, 1993a). « L'enjeu, pour tout enquêté, semble en effet bien résider dans la production d'une présentation de soi, d'un sens donné à sa vie, enjeu qui se concrétise sous la forme d'un message qui organise le récit comme les réponses aux questionnaires » (Ferrand et Imbert, 1993).

Antoniadis (Plan Urbain/INED, 1996) fournit un autre exemple qui conduit à penser que la réponse à un questionnaire doit être interprétée avec nuance. J.-P., un homme sans domicile rencontré à plusieurs reprises dans un point-soupe, se présente tout d'abord comme ayant rompu depuis longtemps et de façon définitive avec sa famille. Au retour d'un voyage dans le Beaujolais où il s'est rendu pour participer aux vendanges, il raconte la visite qu'il a faite à ses parents. Reste à savoir si le fait de s'être exprimé auparavant sur ses relations familiales n'a pas contribué à modifier son comportement : il n'y a pas que dans les sciences « dures » que la présence de l'observateur contribue à modifier l'observation.

Dans un autre domaine, celui des écarts d'âge entre conjoints, Michel Bozon utilise une analyse d'entretiens semi-directifs afin d'expliquer les différences d'opinion sur ces écarts selon l'âge des femmes interrogées. En effet, l'analyse statistique des réponses aux questions « Auriez-vous accepté facilement l'idée de vivre avec quelqu'un qui aurait eu entre un an et quatre ans de plus (de moins) que vous ? » met en évidence une préférence des jeunes femmes pour les hommes plus âgés, préférence qui s'atténue lorsque la femme vieillit. L'examen des entretiens montre l'association chez les jeunes femmes du goût pour les hommes plus mûrs et du rejet des hommes de leur classe d'âge, perçus comme « immatures » (Bozon, 1990). Ainsi, la représentation qu'ont ces jeunes femmes « d'un homme qui domine s'inscrit dans un système plus large d'attentes féminines, présentant de multiples dimensions (à la fois sociales, psychologiques et physiques) ; elle renvoie à l'ensemble des catégories qui servent aux femmes à percevoir et à classer les hommes, et à se classer par rapport à eux ».

Dans le travail sur les quartiers Nord de Marseille dont il est question plus haut, le résultat statistique de la plus forte mobilité des habitants des quartiers Nord, suggéré par des entretiens antérieurs, a été à son tour développé dans une recherche qualitative complémentaire à l'enquête. Celle-ci a mis en évidence plusieurs types de mobilité, qu'il s'agisse de résoudre des problèmes administratifs pour lesquels les habitants des cités n'ont « ni les compétences, ni les habitus pour les régler à distance », de consommation culturelle, ou de réseaux liés au commerce, en particulier de vêtements (Bordreuil 1997 et Péraldi 1997).

Certains questionnaires comportent aussi des parties entières ouvertes, qui sont ensuite analysées en tant que telles ou utilisées pour illustrer les résultats statistiques et en conforter les interprétations. Ainsi, dans l'enquête du CREDOC sur la grande pauvreté, certaines parties étaient enregistrées et traitées ensuite comme des entretiens semi-directifs. Les entretiens ont ensuite été utilisés de trois façons : illustration par des extraits d'entretiens de l'analyse par thèmes de l'enquête statistique ; portraits permettant d'illustrer des classes réalisées à partir de l'analyse des données statistiques par des méthodes d'analyse des données (ainsi la classe des personnes isolées, âgées ou invalides, qui sont sans travail mais ont un logement, a été illustrée par l'entretien réalisé auprès d'une femme invalide, logée en garni) ; enfin une analyse des entretiens a été faite sur la question des différentes politiques sociales et de leur impact sur les populations interrogées (Gilles, 1995).

Représentativité statistique et importance sociologique

Par ailleurs, un phénomène peu répandu dans la population étudiée (qui donc ne correspond qu'à des résultats non significatifs dans les petits échantillons) peut avoir une importance beaucoup plus grande d'un autre point de vue (social, médiatique etc.). Dans le domaine qui nous préoccupe, on peut ainsi citer le DAL ou d'autres mouvements, dont les militants sont en nombre relativement restreint parmi les sans-domicile mais participent de la structuration du milieu. De même, il existe peu de personnes sans domicile provenant d'un milieu social relativement favorisé. Ces trajectoires singulières laissent peu prise à l'analyse statistique (voir toutefois Koegel et alii, 1995, qui concluent au rôle des ruptures familiales au cours de l'enfance) mais n'en restent pas moins importantes à élucider. Une compréhension meilleure du milieu étudié nécessite donc un recours à l'analyse qualitative.

2. De l'utilité du quantitatif pour compléter les approches qualitatives

Réciproquement, l'analyse statistique peut avoir un rôle positif pour les approches plus qualitatives, et ceci non seulement par ses résultats (données de cadrage, questions suggérées par certains résultats dont la réponse vient plus facilement à travers des entretiens), mais encore par l'enseignement que l'on peut retirer des difficultés même de sa mise en œuvre.

Les « données de cadrage »

Les « données de cadrage », trop souvent le seul intérêt que trouvent aux méthodes quantitatives ceux qui utilisent exclusivement les méthodes qualitatives, permettent de saisir les spécificités des personnes répondant à un entretien et de leurs comportements en les replaçant dans un ensemble plus large. Ainsi Florence Weber, à propos du « travail à côté », évoque la piste fournie par les différences entre les enquêtes nationales sur le bricolage et le jardinage, selon lesquelles l'habitat individuel favorise de telles occupations, et les spécificités du village de Montbard qu'elle étudie, où les habitants de logements collectifs, disposant des espaces nécessaires pour produire et stocker, ne travaillent pas moins « à côté » que ceux qui résident en maisons individuelles (Weber, 1995²⁴).

Suggérer des questions

Si les entretiens préalables à l'enquête font surgir des hypothèses ou des questions, les résultats de l'enquête peuvent être à l'origine d'investigations qualitatives. Comme le fait remarquer Jean-Claude Combessie, « ni le qualitatif ou le quantitatif d'une part, ni l'approche extensive ou l'approche compréhensive d'autre part n'ont le monopole des vertus heuristiques ou pouvoirs de validation » (Combessie, 1982). Il cite l'exemple d'une recherche menée en

²⁴ Pour une utilisation simultanée des méthodes quantitatives et qualitatives, voir par exemple Zarca, 1979 et Champagne, 1986.

Andalousie occidentale où l'exploitation du questionnaire statistique a permis de mettre en évidence des différences dans les taux de chômage liées à la catégorie socio-professionnelle du père, alors que lors des entretiens « tous les informateurs évoquaient le chômage comme un problème général des 'ouvriers du campo' ». En effet, « (...) pour les exploitants comme pour les salariés agricoles et les organisations syndicales, l'image de la masse ouvrière primait (crainte ou espoir) ; cette relation qui mettait en cause l'homogénéité de la masse ouvrière et stigmatisait la pratique de petits patrons, avait été tue ». La démarche quantitative amène alors une hypothèse qui peut être validée par une démarche qualitative : « Pour une découverte de ce type, il n'est pas sûr, l'hypothèse étant posée, que la validation la meilleure ne doive pas être une série d'études de cas permettant, sans coûts excessifs, une approche compréhensive de la carrière familiale, de la manière dont est tacitement admis ce mode de recrutement, c'est-à-dire accepté, légitimable mais tu » (Combessie, 1982).

En ce qui concerne les personnes sans domicile, les résultats de l'analyse statistique conduisent à s'interroger sur les raisons pour lesquelles le pourcentage de femmes dans cette situation est aussi faible (17 %). Nous pouvons faire l'hypothèse que plusieurs éléments y contribuent, sans que nous puissions pour l'instant attribuer à chacun d'eux l'importance qui est la sienne : les femmes se retrouveraient moins souvent sans logement, car, en cas de difficultés familiales ou de perte de ressources, elles trouveraient plus facilement un hébergement dans leur famille ou chez des amis ; en effet, ce sont plutôt les femmes qui maintiennent les relations, on relève moins de maladies mentales et d'abus de drogue et d'alcool chez elles que chez les hommes, et, par ailleurs, ne pas travailler est encore une situation admissible pour une femme ; elles hésiteraient à se retrouver « dans la rue » évocatrice pour elles plus de danger que de liberté, et, en l'absence d'une autre solution, elles accepteraient plus longtemps une situation familiale difficilement tolérable²⁵ ; elles « sortiraient » plus vite de la situation de sans-domicile (ou n'y entreraient même pas), une priorité étant donnée par les travailleurs sociaux aux femmes accompagnées d'enfants. Pour autant, elles n'iraient pas nécessairement vers un logement autonome et stable, mais vers un autre mode de prise en charge, centre maternel, appartement relais ou passerelle ou baux glissants, qui ne possèdent pas le label stigmatisant de « sans-domicile » (et ne font pas partie de notre enquête), quoique les propriétés sociales des personnes y soient fort proches. Certaines de ces hypothèses peuvent être confirmées ou infirmées par des études quantitatives, d'autres le seraient plus efficacement par une série d'entretiens (responsables de centres, femmes elles-mêmes).

Mais l'enquête statistique peut fournir de la matière aux investigations qualitatives par les difficultés mêmes qu'elle rencontre. Ainsi, au cours des diverses phases de notre enquête, qui impliquaient de nombreux contacts avec les membres d'organismes s'occupant de sans-domicile (responsables, bénévoles, travailleurs sociaux...), nous avons éprouvé certaines difficultés qui provenaient autant de l'irruption d'une logique statistique dans un milieu qui n'en avait pas l'habitude, et donc de la nécessité d'établir un langage commun, que de notre méconnaissance du fonctionnement de ce milieu. Nous obtenions par exemple l'accord du responsable pour enquêter, et lorsque nous nous présentions en son absence les bénévoles n'étaient pas au courant. Ou nous avions le soutien d'un responsable de haut niveau et les responsables intermédiaires refusaient. Ou nous évoquions l'accord déjà donné par une association qui nous semblait très proche de celle que nous visitions (par exemple ayant le même fondateur) et un regard hostile nous faisait comprendre que ce n'était vraiment pas une recommandation. En revanche, dans certaines organisation assez hiérarchisées, l'accord du responsable au plus haut niveau signifiait un bon accueil de l'ensemble de l'organisation à

²⁵ Une étude locale des demandes d'entrées en CHRS conclue à une forte demande non satisfaite chez les femmes ; de plus, les femmes qui demandent un hébergement en CHRS seraient plus souvent dans leur famille que les hommes, qui seraient déjà dans la rue ou dans un autre centre.

tous les autres niveaux (dans un délai bref correspondant à la réception par tous les maillons de l'organisation du fax autorisant notre enquête).

Ces difficultés, comme nous l'avons dit plus haut, sont des indications très intéressantes du fonctionnement du milieu où l'on se trouve et le statisticien ne peut les déplorer que de façon passagère, l'enseignement payant la difficulté une fois qu'on l'a surmontée. Ceci nous a conduit à entreprendre au sein de notre équipe un travail qualitatif non plus sur les sans-domicile eux-mêmes, mais sur les centres²⁶ qui les hébergeaient (Soulié, 1998). Ce travail, outre certains éléments d'organisation du milieu des services d'aide, a mis en évidence le classement des personnes correspondant à la hiérarchisation des établissements, ce que l'analyse statistique a ensuite pu vérifier (Marpsat et Firdion, 1998).

3. Visions différentes du monde social ou techniques différentes ?

Deux visions sous-tendent l'opposition faite traditionnellement²⁷ entre ces deux méthodes. Pour certains, elles correspondraient à deux paradigmes inconciliables (au sens de Kuhn²⁸, 1962). Les méthodes quantitatives se rattacheraient à une vision strictement positiviste ou empiriste, inspirée des sciences de la nature, visant à tester des hypothèses par la mise en évidence de corrélations entre des variables ; les méthodes qualitatives, par l'importance accordée au sens donné à leurs actions par les acteurs eux-mêmes, correspondraient à d'autres traditions intellectuelles²⁹.

Rist a exprimé clairement l'opinion des tenants d'une opposition paradigmatique entre les deux types de méthodes : « *When we speak of 'quantitative' or 'qualitative' methodologies, we are in the final analysis speaking of an interrelated set of assumptions about the social world which are philosophical, ideological, and epistemological. They encompass more than simply data gathering techniques* » (Rist, 1977, cité par Bryman, 1988, p 50). Jacques Dreyfus y voit lui aussi « deux modes d'appréhension du monde » et dénonce les effets qu'ont, selon lui, les méthodes quantitatives : renforcement de la norme et de la violence symbolique que cette norme impose (Dreyfus, 1982).

Pour d'autres, il s'agirait de méthodes à la fois différentes et complémentaires, l'une ou l'autre des techniques devant être choisie (ou les deux combinées) selon l'objet de la recherche et selon les questions que l'on se pose sur cet objet : « un choix de méthode n'est jamais un choix purement technique, mais engage déjà largement la recherche sur le fond » (Champagne, 1982).

Outre-Atlantique, l'approche qui consiste à associer diverses méthodes a pris le nom de « triangulation », terme anglais d'origine militaire ou de science maritime qui désigne ici l'utilisation conjointe de plusieurs méthodes, en particulier quantitatives et qualitatives, pour mieux répondre aux questions que l'on se pose sur un sujet donné : « *The triangulation metaphor is from navigation and military strategy that use multiple reference points to locate an object's exact position. Given basic principles of geometry, multiple viewpoints allow for greater accuracy* » (Jick, 1983, dans un article qui donne de nombreux exemples d'apports réciproques entre les deux types de méthodes).

Les monographies, qui combinent différentes approches et sources afin de donner une image plus complète de l'objet étudié, sont de bons exemples d'une telle multiplication des points de

²⁶ Pour une monographie sur les rapports parfois tendus entre bénévoles et professionnels au sein d'une association venant en aide aux sortants de prison voir Lebleux 1991.

²⁷ En général plutôt par des personnes pratiquant uniquement, ou surtout, les méthodes qualitatives

²⁸ Sur le remplacement d'un paradigme par un autre voir l'édition française de 1983 p. 217-218.

²⁹ Sont en général cités la sociologie compréhensive de Weber, la phénoménologie (à laquelle on peut rattacher l'ethnométhodologie), l'interactionnisme symbolique...

vue. Ainsi, dans plusieurs monographies portant sur les grandes familles et leur occupation de l'espace parisien, Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon utilisent statistiques de l'INSEE, observation participante, entretiens et de nombreuses sources tels l'annuaire Desfossés, les bulletins locaux, le Bottin Mondain ... (Pinçon et Pinçon-Charlot, 1989, 1992). On trouvera un développement sur la façon de « jouer au maximum de la possibilité de faire varier les points de vue sur le même objet » afin de « décrire et d'analyser les processus essentiels à travers lesquels s'affirme l'identité des groupes sociaux qui coexistent dans une petite ville » dans la monographie consacrée par Michel Bozon à Villefranche-sur-Saône (Bozon, 1984).

Nous nous plaçons clairement dans la position de ceux qui souhaitent combiner les deux méthodes, ou les associer au sein d'une équipe pluridisciplinaire. Mais qu'est-ce qui différencie ces deux approches ? Il ne s'agit pas seulement de l'importance donnée au **point de vue** de l'enquêté, qui serait réservée aux méthodes qualitatives ; en effet, les questions d'opinion font aussi partie des questionnaires statistiques³⁰, même si la pertinence de telles questions et la validité des réponses sont souvent controversées. De même, la « **délégabilité** » n'est pas propre aux enquêtes par sondage, les entretiens n'étant pas toujours réalisés tous par le chercheur lui-même. Les questions de **dimension** (nombre de personnes interrogées) et de coût ne sont pas non plus discriminantes. La présentation courante des enquêtes quantitatives comme partant d'un faisceau d'hypothèses qu'il conviendra ultérieurement de **tester** après le recueil de données suivant un protocole strict selon le modèle de la biologie relève, selon les cas, du mythe ou du vœu pieux. S'il est exact qu'on dispose de quelques hypothèses précises au démarrage d'une enquête, la plupart des variables construites à travers le questionnaire relèvent d'hypothèses assez vagues (par exemple, sur le rôle du milieu social, qui conduit presque toujours à demander la profession de la personne et/ou de ses parents) ou d'interrogations peu précises (comment se passe tel changement de situation ?). La construction progressive des hypothèses, telle qu'on la trouve dans la plupart des enquêtes qualitatives, correspond à celle qui se déroule au cours des phases successives de l'enquête puis de l'analyse statistique, à la différence qu'il n'y a pas de retour possible au terrain lorsqu'on est dans l'étape d'analyse, si ce n'est par une nouvelle investigation, approche qualitative ou réitération d'enquêtes statistiques. La « **violence symbolique** » généralement reprochée aux approches quantitatives, surtout lorsqu'on s'adresse à des personnes en grande difficulté, n'est pas nécessairement moindre dans le cas d'entretiens, au moins réalisés de façon traditionnelle : d'une part parce que « l'entretien formel utilisé auprès de sous-prolétaires se résume souvent à un affrontement entre deux mondes : celui du monde ordinaire que représente le sociologue, et celui de l'urgence de survie que subit la personne interrogée » (Bruneteaux, Lanzarini, 1998, p 157). D'autre part, parce que le questionnaire, lorsqu'il est réalisé par un enquêteur ayant une bonne qualité d'écoute, donne plutôt davantage qu'il ne « promet » au début, sur un plan relationnel, alors que la personne sans domicile peut se sentir frustrée à l'issue d'une relation plus proche d'une interaction humaine ordinaire, dont elle attend peut-être un engagement plus grand que ce que le chercheur est prêt à donner de lui-même. Enfin, le fait que les questions soient les mêmes pour tout le monde, comme le matérialise le questionnaire, prouve à l'enquêté qu'on ne lui impose pas quelque chose qui le vise lui en particulier, ce qui peut être rassurant pour certains³¹. Les **limites** des enquêtes auprès des populations défavorisées sont donc similaires pour les deux méthodes, et nécessitent des adaptations du même type : entretiens informels pour l'approche qualitative

³⁰ Même si, selon Sophie Duchesne, l'un (le sondage) « produit des opinions » tandis que l'autre (l'entretien non-directif) « construit des représentations » (Duchesne, 1996).

³¹ Exposé de Jean-Marie Firdion.

(Bruneteaux, Lanzarini, 1998), passation de questionnaire incluant des digressions, aide directe par la fourniture d'adresses³² etc. pour les enquêtes statistiques.

4. Passer de la partie au tout : la question de la généralisation

En fait, que l'on emploie des méthodes quantitatives ou qualitatives, il s'agit de passer de la « partie » au « tout », en réalisant des « descriptions du monde social visant à *généraliser* à une société entière des observations portant sur une partie de celle-ci » (Desrosières, 1993).

On retrouve ici un cas particulier de la question de la totalisation, ou de la généralisation, qu'on peut aussi poser en termes de représentativité. Il existe différents types de représentativité : ainsi, la représentativité statistique n'est pas la représentativité électorale³³, quoique, dans les deux cas, on passe d'un système exhaustif - recensement ou vote par l'ensemble de la population pour chaque décision - à un système qui ne l'est plus, qu'il s'agisse des sondages par échantillon ou du vote par des représentants élus. Ce n'est pas non plus la représentativité du « cas-type » médical, ni celle de la manifestation (sur la « consultation Jeunes » comme « manifestation de papier » et non comme enquête statistique voir Mauger 1996).

Le reproche que font les utilisateurs exclusifs de méthodes quantitatives à ceux qui travaillent sur un nombre, nécessairement réduit, d'entretiens, repose sur un malentendu : ils jugent la généralisation à partir d'entretiens à l'aune de la généralisation statistique, pour laquelle un échantillon de 20 personnes ne peut être représentatif.

La généralisation n'est pas pour autant ignorée des techniques qualitatives. Parfois les utilisateurs de méthodes qualitatives passent de la partie au tout à travers une utilisation quasi statistique des entretiens (la moitié des personnes interrogées répondent que...). Critiquant « l'implicite quantitatif du travail par entretiens » Stéphane Beaud écrit : « (...) la force heuristique de l'entretien sociologique tient - à condition qu'il s'inscrive dans une enquête ethnographique qui lui donne un cadre de référence et lui fournit des points de référence et de comparaison - à sa *singularité que le sociologue peut faire fonctionner comme cas limite d'analyse, qui lui confère un pouvoir de généralité*³⁴. Restreindre le travail intensif sur un nombre somme toute limité d'entretiens, c'est d'une certaine manière faire confiance aux possibilités de cet instrument d'enquête, notamment celle de faire apparaître la cohérence d'attitudes et de conduites sociales, en inscrivant celles-ci dans une histoire ou une trajectoire à la fois personnelle et collective » (Beaud, 1996).

Il nous semble que la façon de généraliser propre au travail qualitatif repose plutôt sur l'élaboration de tels modèles de comportements, dont le travail statistique ne peut complètement rendre compte même si certaines « relations entre variables » permettent d'en avoir une autre vérification. Dans leur « guide de l'enquête de terrain », qui se situe dans une tradition ethnographique, S. Beaud et F. Weber commentent ainsi ce problème : « Nous n'abdiquons pas toute ambition à la généralisation. Simplement nous ne généralisons pas sur des « individus » ou des « populations » mais sur des « processus » ou des « relations ». Et

³² Lors de l'enquête auprès des jeunes sans domicile ou en situation précaire, chaque enquêteur disposait d'une liste d'adresses, correspondant aux questions qui étaient posées à l'enquêté (où dormir, où faire refaire ses papiers, où se faire soigner gratuitement, en particulier les dents, où avoir des loisirs bon marché...).

³³ Voir les différents travaux de Michel Offerlé et Alain Garrigou, par exemple (Offerlé, 1988) et (Garrigou, 1993). Ce dernier auteur fait remarquer le lien entre la démographie et les « formes » les plus « formalisées » des décisions collectives, où le vote se déroule séparément de la délibération réalisée pendant la campagne électorale, et selon des procédures institutionnalisées : « La capacité à dénombrer les populations paraît une condition préalable de la mesure électorale. Le recensement électoral permettant de dresser des listes électorales dépend d'un savoir démographique antérieur ». On pourra aussi consulter Flaig, 1994.

³⁴ Souligné par nous.

surtout, nous entrons dans une logique cumulative : nous nous essayons à des interprétations et des hypothèses, par définition générales, qui ont vocation à être contestées, ici et ailleurs » (Beaud, Weber, 1997, p289). Si nous contestons l'assertion selon laquelle la généralisation (statistique) à une population ne vise pas à mettre à jour des processus, cet extrait nous permet de mieux saisir ce qu'est la généralisation pour une méthode qualitative : par une méthode d'essais et de validation d'une hypothèse, au sein d'une même enquête et d'une enquête à l'autre.

Les enquêtes statistiques, on l'a vu, permettent, sur les variables du questionnaire, de passer de la partie au tout selon le modèle de la « maquette ». Ainsi, dès 1897, Kiaer décrivait sa conception de la représentativité statistique : « Par investigation représentative je comprends une exploration partielle où l'observation se fait sur un grand nombre de localités éparses, distribuées sur toute l'étendue du territoire d'une telle manière que l'ensemble des localités observées forme une miniature du territoire total » (Kiaer, 1897, P. 180, cité par Desrosières, 1993). Ces enquêtes mesurent des inégalités de distribution (par exemple, les performances scolaires) et les corrélient avec d'autres distributions (par exemple, le milieu social, l'activité de la mère...). Elles ne permettent³⁵ pas de comprendre totalement comment ces inégalités se construisent dans les interactions quotidiennes, au sein de la classe et de la famille. En effet, ce n'est pas tant que le but des enquêtes statistiques soit d'établir des relations entre variables, c'est que la mise à jour de certains processus sociaux ne peut se faire dans l'enquête statistique qu'à travers une « mise en variables », et que les comportements qui ne se prêtent pas à cette mise en forme préalable ne peuvent être statistiquement décrits.

Ainsi, pour l'enquête concernant les jeunes en grande difficulté et leur rapport au logement, nous nous interrogeons, à partir de travaux qualitatifs réalisés par des sociologues et de nos premiers entretiens avec les personnes concernées, sur le rôle d'une tension, pour les jeunes issus de l'immigration, entre la culture de leurs parents et celle de la société française, dans laquelle ils ont souvent grandi. Un jeune d'origine turque l'exprime ainsi : « *Mes parents ils avaient pas compris la mentalité ici encore en France. Pour eux, ça allait trop vite, ils arrivaient pas à suivre. C'est des petits détails, mais eux ils ont pas grandi ici, ils savent pas. Et nous, on a une double culture. (..) Donc on avait souvent du mal à plein de choses, quoi* » . L'enquête statistique pourra comparer la proportion des jeunes d'origine étrangère dans l'échantillon et chez les jeunes de milieu modeste disposant d'un logement ; elle pourra vérifier ou infirmer la corrélation entre ruptures familiales et origine géographique³⁶ ; mais cela ne nous éclaire qu'à moitié sur ce qui a pu se passer, en particulier sur le rôle du milieu social, de la discrimination, des facteurs culturels, des stratégies particulières à chaque communauté, des ruptures de réseaux de solidarité.... Un des facteurs importants pour les jeunes femmes semble être celui de leur autonomie sentimentale : ainsi, cette jeune femme d'origine algérienne³⁷, qui avait quitté son compagnon en raison de violences, est accueillie par ses oncles mais doit en repartir car ils souhaitent arranger un mariage pour elle : « *Ils voulaient plus que je reste toute seule, il fallait que je me retrouve quelqu'un d'autre. Enfin qu'eux me trouvent quelqu'un d'autre, une femme avec des enfants ne peut pas rester toute seule. (..) Ils ont commencé à me présenter des photos des mecs qu'ils connaissaient* ». Elle annonce son intention de partir dans un foyer et, devant l'hostilité de sa famille (« *tu vas nous foutre la honte* ») prétend qu'elle va retourner chez son mari, pour pouvoir partir sans difficultés (on retrouve de telles situations dans l'ouvrage de Maryse Jaspard, 1994). Sur ce thème, généralisation statistique et généralisation qualitative se combineront pour arriver à une meilleure compréhension des processus.

³⁵ En revanche, elles peuvent mesurer des évolutions.

³⁶ Eventuellement « toutes choses égales par ailleurs », c'est-à-dire en tenant compte du milieu social, du sexe...

³⁷ Elle est interrogée dans un foyer pour mères accompagnées de jeunes enfants.

Selon nous ce sont ces différentes manières de passer de la partie au tout³⁸ qui constituent l'essentiel des différences entre méthodes quantitatives et qualitatives ; mais nous y voyons plus des techniques de collecte et d'analyse des données dont l'association permet de répondre plus complètement aux questions que nous nous posons que des conceptions irréconciliables du monde social et de la manière scientifique d'en parler.

5. Conclusion : la nécessaire complémentarité

Il s'agit donc tout au long d'une recherche de rectifier les hypothèses de départ et d'en élaborer de nouvelles dans un aller-retour qui utilise au mieux de leurs spécificités les différentes méthodes disponibles : commentant ainsi un schéma décrivant « l'espace mental de l'enquête », et en particulier, le long d'un axe, la « succession dans le temps des opérations et des énoncés », Jean-Claude Passeron écrit : « Sur le schéma 1, l'information se fait connaissance non pas en allant de gauche à droite, d'un pas de somnambule, mais dans les va-et-vient perpétuels de rectification, d'explication ou de refondation des assertions » (Passeron, 1995 ; voir aussi Condon, 1996).

Même si on ne peut nier le rôle réel dans le choix d'une méthode des limitations dues à la formation des chercheurs (plus statistique ou plus orientée vers les approches qualitatives) ainsi que des contraintes de coûts, il convient de privilégier l'adaptation des méthodes employées aux hypothèses et au terrain sur lequel on travaille.

On a montré ici que, dans de nombreux cas, l'association des méthodes quantitatives et qualitatives³⁹ permet de mieux utiliser les deux et de comprendre plus complètement des phénomènes dont chaque méthode ne saisit que certains aspects. En particulier, dans notre cas, les limitations et les domaines de validité de l'enquête statistique, l'influence sur les résultats de la procédure employée ont été explorés par des techniques qualitatives, les hypothèses de départ ont été enrichies et modifiées par un aller-retour utilisant les résultats des différentes investigations. Cette articulation paraît particulièrement fructueuse dans le cas d'enquêtes portant sur des domaines peu ou mal connus, mais l'intérêt de l'association de méthodes différentes est réel pour la plupart des enquêtes statistiques et l'opposition rituelle entre quantitatif et qualitatif doit être dépassée afin de progresser dans la connaissance des phénomènes que nous étudions.

³⁸ Le malentendu récurrent entre chercheurs, dont la préoccupation principale est de passer de cas particuliers à des énoncés généraux, et les décideurs ou acteurs de terrain, qui demandent aux chercheurs, souvent en pure perte, des éléments leur permettant de passer des idées générales énoncées par les chercheurs aux cas particuliers qui les préoccupent, tient sans doute à cette différence de posture.

³⁹ Les travaux de l'INED et du CSU sur les jeunes sans domicile (en cours de réalisation en 1999) articuleront ainsi les deux approches à toutes les étapes de la recherche, au sein d'une équipe pluridisciplinaire.

Les travaux de recherche de l'INED sur les personnes sans domicile

Les travaux de recherche réalisés ou projetés par l'INED sur les personnes sans domicile s'insèrent dans le projet plus vaste portant sur les personnes « exclues du logement », dont a été chargé le groupe « sans-abri » du Conseil National de l'Information Statistique (CNIS). Ces travaux s'articulent autour d'une enquête statistique sur laquelle se greffent un certain nombre d'autres investigations quantitatives ou qualitatives.

Mise en oeuvre par le Service des Enquêtes et de l'Observation de l'INED, cette enquête constitue une innovation méthodologique importante car elle a permis de mettre au point une méthode conduisant à un échantillon représentatif des sans-domicile utilisateurs des centres d'hébergement et de distribution de repas. Il s'agit d'une adaptation au cas français d'enquêtes réalisées depuis plusieurs années aux USA, au niveau national ou local. Pour un exposé détaillé de la méthode adoptée et un bilan critique du champ couvert, voir Marpsat, Firdion, 1999, à paraître.

Le dispositif d'enquête et les recherches qualitatives associées

L'enquête statistique s'est déroulée en février-mars 1995, auprès des utilisateurs des services d'hébergement, de distribution de nourriture et de repas chauds, y compris itinérants. Il s'agit d'un tirage à deux degrés. Dans un premier temps, les services sont tirés au sort dans une liste exhaustive sur Paris intra-muros. Chaque jour d'enquête, un certain nombre de ces services sont visités par les enquêteurs qui y font passer en moyenne six questionnaires auprès de personnes tirées au sort. Le questionnaire aborde un ensemble de thèmes assez large : caractéristiques démographiques de l'enquêté, utilisation qu'il a faite des services au cours de la semaine passée (cette partie permettant d'établir les pondérations), histoire résidentielle et familiale, liens subsistant avec la famille, travail, diplômes et profession, enfin, origine des ressources financières. Un total de 591 questionnaires a été obtenu et est en cours d'exploitation.

Des entretiens semi-directifs ont été réalisés auprès de personnes sans domicile avant l'enquête, dans le cadre de l'exploration des hypothèses et de l'élaboration du questionnaire, et après l'enquête, auprès de certaines personnes interrogées, afin de vérifier la cohérence entre le questionnaire et les entretiens, surtout pour les réponses à des questions rétrospectives.

Afin de mieux comprendre le fonctionnement des organismes dans lesquels l'enquête statistique se déroulait et l'impact de ce fonctionnement sur les résultats obtenus, nous avons étudié l'organisation du milieu associatif et institutionnel prenant en charge les personnes sans domicile (Soulié, 1998) ; de plus, une étude sur les sans-domicile et leur utilisation des différentes ressources de l'espace public parisien a été réalisée en collaboration avec le Plan Urbain.

Les investigations complémentaires

D'autres investigations sont venues compléter cette enquête : la constitution d'une base documentaire sur les études concernant les sans-domicile réalisées aux USA, au Canada, et en Europe ; le test d'un questionnaire permettant de replacer la situation des sans-domicile dans une nomenclature décrivant celle de l'ensemble de la population par rapport au logement et au travail, élaborée dans le cadre du groupe de travail du CNIS ; une étude sur le "parc social de fait" et son évolution de 1984 à 1992, à travers les différentes enquêtes Logement de l'INSEE. Enfin, une enquête portant spécifiquement sur les jeunes en grande difficulté et leur rapport au logement a été réalisée en février-mars 1998.

Le partenariat

Ce programme de recherche s'est déroulé en partenariat étroit avec les associations et organismes s'occupant des sans-domicile, tant dans le groupe du CNIS que dans le comité de pilotage de l'enquête INED et sur le terrain. Il a bénéficié du soutien financier de la Commission des Communautés Européennes, du Ministère de l'Équipement, du Ministère des Affaires sociales, de la Santé et de la Ville, de la fondation Abbé Pierre, ainsi que du Plan Urbain pour l'étude sur les sans-domicile et l'espace public, de la CNAF et de l'INSERM pour l'enquête auprès des jeunes.

Références

- AURIAT Nadia, 1996, *Les défaillances de la mémoire humaine, aspects cognitifs des enquêtes rétrospectives*, INED/PUF, collection Travaux et Documents de l'INED.
- BATTAGLIOLA Françoise, BERTAUX-WIAME Isabelle, FERRAND Michèle et IMBERT Françoise, 1991, *Dire sa vie entre travail et famille. La construction sociale des trajectoires*, CSU, Paris.
- BATTAGLIOLA Françoise, BERTAUX-WIAME Isabelle, FERRAND Michèle et IMBERT Françoise, 1993, « A propos des biographies : regards croisés sur questionnaires et entretiens », *Population*, n°2, pp. 325-346.
- BEATTY Paul, 1995, « Understanding the Standardized/Non-Standardized Interviewing Controversy », *Journal of Official Statistics*, Vol.11, n°2, pp. 147-160.
- BEAUD Stéphane, 1996, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour 'l'entretien ethnographique' », *Politix*, n°35, troisième trimestre 1996.
- BEAUD Stéphane, WEBER Florence, 1997, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, collection Guides Repères.
- BLANCHET Alain, 1990, *L'entretien semi-directif*, compte rendu d'un exposé au séminaire Famille de l'INED, 19 juin 1990.
- BLANCHET Alain et GOTMAN Anne, 1985, *L'entretien dans les sciences sociales*, Paris, Dunod.
- BLANCHET Alain et GOTMAN Anne, 1992, *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Paris, Nathan.
- BORDREUIL Jean-Samuel, 1997, « Les gens des cités n'ont rien d'exceptionnel », in *En marge de la ville, au cœur de la société : ces quartiers dont on parle*, collectif, Editions de l'Aube, collection Sociétés, pp. 231-251.
- BOZON Michel, 1984, , *Vie quotidienne et rapports sociaux dans une petite ville de province. La mise en scène des différences*, Presses Universitaires de Lyon.
- BOZON Michel, 1990, « Les femmes et l'écart d'âge entre conjoints : une domination consentie. I.- Types d'union et attentes en matière d'écart d'âge », *Population*, n°2, 1990, pp. 327-360 ; « II.- Modes d'entrée dans la vie adulte et représentations du conjoint », *Population*, n°3, 1990, pp. 565-602.
- BOZON Michel et HERAN François, 1987, « La découverte du conjoint. I. Evolution et morphologie des scènes de rencontre », *Population*, n°6, 1987, pp. 943-986.
- BOZON Michel, 1992, « Par-delà le quantitatif et le qualitatif. Pour une analyse des mécanismes de différenciation », in AIDELF, *Démographie et différences*, PUF.
- BRESSON-BOYER Maryse, 1994, *La construction de l'identité sociale des sans domicile fixe dans la France contemporaine*, thèse de doctorat, Université Paris X, Nanterre.
- BRESSON-BOYER Maryse, 1997, *Les SDF et le nouveau contrat social, l'importance du logement pour combattre l'exclusion*, collection Technologie de l'action sociale, L'Harmattan.
- BRUNETEAUX Patrick et LANZARINI Corinne, 1998, « Les entretiens informels », *Sociétés Contemporaines*, numéro spécial sur les sans-domicile (Etats-Unis, France), n°30, avril 1998, pp 157-180.

BRUNETEAUX Patrick et LANZARINI Corinne, 1996, « 'Susciter le désir par la tendresse'. Les cadres de l'accueil caritatif sur une péniche lyonnaise », *Politix*, n°34, second trimestre 1996.

BRYMAN Alan, 1988, *Quantity and Quality in Social Research*, Londres : Unwin Hyman.

CHAMPAGNE Patrick, 1982, *Statistique, monographie et groupes sociaux*, communication présentée à la journée d'études « Sociologie et Statistique », Société française de sociologie, INSEE, Paris, 15 octobre 1982.

CHAMPAGNE Patrick, 1986, « La reproduction de l'identité », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°65, pp.41-64.

CHEYSSON Emile, 1890, *Les budgets comparés de 100 monographies de famille*, avec A. Toque, Botta, Rome.

COMBESSIE Jean-Claude, 1982, *Effets de méthode. A propos du marché du travail*, communication présentée à la journée d'études « Sociologie et Statistique », Société française de sociologie, INSEE, Paris, 15 octobre 1982.

CONDON Stéphanie, 1996, *L'apport des entretiens semi-directifs à l'analyse des migrations entre les Antilles et la métropole*, intervention au séminaire Démodynamiques, INED, Paris, jeudi 30 mai 1996.

CONSEIL NATIONAL DE L'INFORMATION STATISTIQUE, 1996, *Pour une meilleure connaissance des sans-abri et de l'exclusion du logement*, rapport final, Paris, mars 1996.

CULHANE D., DEJOWSKI E., IBANEZ J., NEEDHAM E., MACCHIA I., 1994, "Public Shelter Admission Rates in Philadelphia and New York City. The Implication of Turnover for Sheltered Population Counts", *Housing Policy Debate*, 5(2), pp. 327-365.

DECHAUD-RAYSSIGNIER Danièle, 1996, *Elaboration d'une méthodologie de production des limites à l'interprétation des données collectées pour une enquête statistique*, INSEE, rapport interne.

DESROSIERES Alain, THEVENOT Laurent, 1979, « Les mots et les chiffres : les nomenclatures professionnelles », *Economie et Statistique*, n°110, avril 1979.

DESROSIERES Alain, 1982, *Réflexions sur la portée sociologique des diverses phases du travail statistique*, communication présentée à la journée d'études « Sociologie et Statistique », Société française de sociologie, INSEE, Paris, 15 octobre 1982.

DESROSIERES Alain, 1993, *La politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique*, La Découverte, coll. Textes à l'appui.

DREYFUS Jacques, 1982, *Quantification et non quantification : deux sociologies ?*, communication présentée à la journée d'études « Sociologie et Statistique », Société française de sociologie, INSEE, Paris, 15 octobre 1982.

DUCHESNE Sophie, « Entretien non-préstructuré, stratégie de recherche et études des représentations. Peut-on déjà faire l'économie de l'entretien 'non-directif' en sociologie ? », *Politix*, n°35, troisième trimestre 1996.

FERRAND Michèle et IMBERT Françoise, 1993, « Le longitudinal à travers quantitatif et qualitatif », *Sociétés Contemporaines*, n°14/15, pp. 129-148.

FIRDION Jean-Marie, MARPSAT Maryse et BOZON Michel, 1995, « Est-il légitime de mener des enquêtes statistiques auprès des sans-domicile ? Une question éthique et scientifique », *Revue Française des Affaires Sociales*, n°2-3, avril-septembre 1995, pp.29-51.

- FIRDION Jean-Marie, LAURENT Raphaël, 1998 , « Effet du sexe de l'enquêteur. Une enquête sur la sexualité et le Sida », in *La sexualité aux temps du SIDA*, sous la direction de Bajos, Bozon, Giami et Spira, PUF, pp. 117-149.
- FLAIG Egon, 1984, « Repenser le politique dans la République romaine », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°105, décembre 1984.
- GABORIAU Patrick, 1993, *Clochard*, Julliard.
- GARRIGOU Alain, 1993, « La construction sociale du vote. Fétichisme et raison instrumentale », *Politix*, n°22, deuxième trimestre 1993, pp.5-42.
- GILLES Marie-Odile, 1995, « Les spécificités des enquêtes quantitatives auprès de populations socialement marginales », Crédoc, *Cahiers de Recherche*, n°68, avril 1995.
- GUERIN-PACE France, 1997, « La statistique textuelle, un outil exploratoire en sciences sociales », *Population*, n°4, juillet-août 1997, pp. 865-888.
- JASPARD Maryse, 1994, *Elles sont seules, pourquoi ? Une étude de la population reçue au service AEMO renforcée de l'ANEF section parisienne en 1991-1992*, rapport, ANEF parisienne, 61 rue de la Verrerie, 75004 Paris.
- JICK Todd D., 1983, « Mixing Qualitative and Quantitative Methods : Triangulation in Action », in VAN MAANEN, *Qualitative methodology*, Beverly Hills, California, Sage, p. 135-149
- KAUFMANN Jean-Claude, 1996, *L'entretien compréhensif*, Editions Nathan, Paris.
- KIAER A. N., 1897, « Sur les méthodes représentatives ou typologiques appliquées à la statistique », *Bulletin de l'IIS*, vol. 11, pp.180-185.
- KOEGEL P., BURNAM M.A., MORTON S.C., 1996, « Enumerating Homeless People: Alternative Strategies and Their Consequences », *Evaluation Review*, 20(4), pp. 378-403.
- KOEGEL P., MELAMID E. et BURNAM A. , 1995, « Childhood Risk Factors for Homelessness among Homeless Adults », *American Journal of Public Health*, vol. 85, n°12, décembre 1995.
- KOVES V., MANGIN-LAZARUS C., 1998, « La santé mentale des sans-abri à Paris », in « Etudes sur les sans-abri à Paris », *Cahiers de Chaligny*, Mairie de Paris, direction de l'Action Sociale, de l'Enfance et de la Santé.
- KRAHN Harvey, 1990, *Quantifying semi-structured interviews*, Research discussion paper n°73, University of Alberta, Edmonton, décembre 1990.
- KUHN Thomas S., 1962, *The structure of Scientific Revolutions*, published as *International Encyclopedia of the Unified Science*, 2-2, Chicago, University of Chicago Press ; 2^e édition avec postface, Chicago, University of Chicago Press, Phoenix Books, 1970. Edition française citée ici : 1983, *La structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, Collection Champs.
- LANZARINI C., 1996, « Rencontres du troisième type sociologique » in Plan Urbain/INED, *Les lieux publics de la survie quotidienne*.
- LEGAVRE Jean-Baptiste, « La 'neutralité' dans l'entretien de recherche. Retour personnel sur une évidence' », *Politix*, n°35, troisième trimestre 1996.
- LEBLEUX Dominique, 1991, Bénévoles et professionnels de la réinsertion sociale : conflits éthiques et conflits pratiques, *Sociétés Contemporaines*, septembre 1991.
- MARPSAT Maryse et FIRDION Jean-Marie, 1996, « Devenir sans-domicile : ni fatalité, ni hasard », *Population & Sociétés*, mai 1996, n°313.

- MARPSAT Maryse et FIRDION Jean-Marie, 1998, « Sans domicile à Paris : une typologie de l'utilisation des services et du mode d'hébergement », *Sociétés Contemporaines*, numéro spécial sur les sans-domicile (Etats-Unis et France), n°30, avril 1998, pp. 111-155.
- MARPSAT Maryse et FIRDION Jean-Marie, 1999, *Sans domicile et mal logés*, INED, Travaux et Documents, à paraître.
- MAUGER Gérard, 1996, « La consultation nationale des jeunes. Contribution à une sociologie de l'illusionnisme social », *Genèses*, n°25, décembre 1996, pp 91-113.
- MERLLIE Dominique, 1983, « Une nomenclature et sa mise en œuvre. Les statistiques sur l'origine sociale des étudiants », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°50, novembre 1983, pp.3-43.
- MICHELAT Guy, 1975, « Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie », *Revue Française de Sociologie*, XVI, pp. 229-247.
- NICKEL Bettina, BERGER Martin, SCHMIDT Peter et PLIES Kerstin, 1995, « Qualitative Sampling in a Multi-Method Survey », *Quality and Quantity*, 29, pp. 223-240.
- OFFERLE Michel, 1988, « Le nombre de voix. Electeurs, partis et électorat socialistes à la fin du 19^{ème} siècle en France », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°71-72, mars 1988.
- PASSERON Jean-Claude, 1995, « L'espace mental de l'enquête (I). La transformation de l'information sur le monde dans les sciences sociales », *Enquête*, n°1, 1995, pp. 13-42.
- PASSERON Jean-Claude, 1996, « L'espace mental de l'enquête (II). L'interprétation et les chemins de la preuve », *Enquête*, n°3, 1996, pp. 89-126.
- PERALDI Michel, 1997, « Portraits », in *En marge de la ville, au cœur de la société : ces quartiers dont on parle*, collectif, Editions de l'Aube, collection Sociétés, pp. 253-264.
- Plan Urbain/INED, 1996, *Les lieux publics de la survie quotidienne. Recherche exploratoire : parcours urbains et suivis de personnes sans domicile dans deux quartiers parisiens*, novembre 1996.
- PICHON Pascale, 1995, *Survivre sans domicile fixe. Etude socio-anthropologique sur les formes de maintien de soi*, thèse soutenue à l'Université Lumière Lyon II sous la direction d'Isaac Joseph, décembre 1995.
- PICHON Pascale, 1998, « Un point sur les premiers travaux sociologiques français à propos des Sans Domicile Fixe », *Sociétés Contemporaine*,. numéro spécial sur les sans-domicile (Etats-Unis et France), n°30, avril 1998, pp. 95-109.
- PINCON Michel et PINCON-CHARLOT Monique, 1989, *Dans les beaux quartiers*, éditions du Seuil.
- PINCON Michel et PINCON-CHARLOT Monique, 1992, *Quartiers bourgeois, quartiers d'affaires*, Documents Payot.
- RICHARD-ZAPPELLA (ed), 1996, *Le questionnement social*, Actes du colloque de Rouen, 16-17 mars 1995, IRED, Université de Rouen.
- ROETHLISBERGER F. J., DICKSON D., 1943, *Management and the worker* Chicago, Cambridge (Massachussets), Harvard University Press.
- SAPIRO Gisèle, 1996a, « La raison littéraire. Le champ littéraire français sous l'Occupation (1940-1944) », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°111-112, mars 1996.

SAPIRO Gisèle, 1996b, « Salut littéraire et littérature de salut. Deux trajectoires de romanciers catholiques : François Mauriac et Henry Bordeaux », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°111-112, mars 1996.

SIMMEL Georg, 1998, *Les pauvres*, Paris : Quadrige/PUF (édition originale allemande de 1908).

SMITH Joan et GILFORD Sheila, 1996, *Homeless young people and risk society : Comparing individual and group accounts*, paper to the fourth International Social Science Methodology Conference, Essex, Royaume-Uni, juillet 1996.

SMITH Joan, GILFORD Sheila et O'Sullivan A., 1997, *The Family Background of Young Homeless People : a study of family obligation*, Family Policy Study Centre /Joseph Rowntree Foundation.

SOULIÉ Charles, 1997, « Le classement des sans-abri », *Actes de la recherche en Sciences sociales*, n°118, juin 1997, p. 69-80.

THELOT Claude, 1986, « La statistique, science de la mesure », *Journal de la Société de statistique de Paris*, tome 127, n°2, pp.67-85.

WEBER Florence, 1995, « L'ethnographie armée par les statistiques », *Enquête*, 1-1995, pp. 153-165.

ZARCA Bernard, 1979, « Artisanat et trajectoires sociales », *Actes de la Recherche*, n°29, pp.3-26.